« lettre, oui même, dans un seul titre des Ecritures « qu'au ciel et sur la terre » (1). Il est clair qu'il est ici question de toute l'Ecriture comme parole de Dieu; et quand on sait de quelle main de maître il savait expliquer ce principe quand il combattait les traditions qui ne s'appuyaient point sur la parole de Dieu, on reconnaît alors sans hésitation dans Luther le défenseur zélé de la divinité des Ecritures, et par conséquent de leur inspiration.

Je devais constater cette manière de voir des deux chefs de la réformation luthérienne, d'abord pour montrer que c'est en vain que l'on voudrait leur faire honneur du rationalisme et de cette liberté de penser, conquête du dix-huitième siècle, qui, n'étant que le bon côté du rationalisme et non le rationalisme lui-même, tournera sans contredit à la gloire de principes religieux mieux affermis que ceux de Luther, et que notre siècle est appelé peut-être à consacrer; puis, et plus encore, pour montrer que c'est à l'insu des réformateurs que les principes posés par eux, c'est-à-dire la substitution de l'autorité des saints livres et des livres symboliques à l'autorité du tribunal de l'église, fondée et sur la Bible et sur la tradition, ont été une cause éloignée, bien qu'incontestable de l'apparition du rationalisme. Ce principe, basé sur l'arbitraire, ne pouvait empêcher l'exégèse et les contradictions de l'esprit humain de porter leurs coups de hache sur une citadelle sans défense.

(1) *Œuvres*, t. VIII, 2660, dans l'explication détaillée de l'épître aux Galates.

CHAPITRE IV.

Etat de la théologie en Allemagne depuis la mort des réformateurs jusqu'à la propagation du piétisme par Spéner.

S'il est vrai de dire, le livre de l'histoire à la main, que les réformateurs ont entrepris leur œuvre non dans le dessein de détruire, mais dans le but seulement de changer et de conserver, on ne peut pas dire que leurs successeurs immédiats se soient associés de cœur à leur pensée. A peine Luther et Mélanchthon sont-ils descendus dans la tombe, qu'on voit les théologiens, formés à leur école, prendre à tâche de démolir, quoique indirectement, un ouvrage qui avait coûté tant de travaux (1). Voyant la réformation établie légalement dans le pays, et n'ayant plus rien à redouter des foudres de Rome, c'est contre les doctrines que l'on avait eu tant de peine à faire sortir de la Bible pour

(1) Luther, né en 1483, à Cisleben, mourut dans cette même ville en 1546.

Mélanchthon, né en 1497, à Wittemberg, y mourut en 1560. On trouva sur une table placée à côté du lit de Mélanchthon, après sa mort, un morceau de papier sur lequel il venait de déposer quelques pensées. — A droite : — « Tu viendras dans la lumière; tu contempleras le fils de Dieu; tu apprendras à connaître ce que tu n'as pu comprendre dans cette vie ». — A gauche : — « Tu renonceras au péché; tu seras délivré de toutes les peines, et *a rabie theologorum* ». Voir *Vitæ german. philosophorum*, par Adam, p. 934.

les opposer à la doctrine catholique, et surtout contre l'opposition à la confession d'Augsbourg qui partait du camp des réformés, que les théologiens luthériens consumèrent leurs forces. A la vérité ils restèrent fidèles aux bases du protestantisme dont l'idée ancienne de la révélation et de l'inspiration étaient les élémens essentiels; mais ils se mirent à subtiliser sur les rapports de la grâce avec le libre arbitre de l'homme, sur la nature de l'élection et de la prédestination et les limites plus ou moins restreintes à imposer à cette conception dogmatique, sur l'ubiquité dans le sacrement de la cène et le degré d'infidélité dans lequel se plongeaient les réformés en repoussant cette ubiquité; ces questions firent dépenser aux théologiens du seizième et du dix-septième siècles tout ce qu'ils avaient de force et d'intelligence. A cette sécheresse de sujets dans la dogmatique, si l'on ajoute que les temples retentissaient, en général, des mêmes discussions, on plaindra le peuple que l'on plaçait ainsi sous le joug de l'ergotisme; mais ses instincts pieux lui avaient fait trouver un aliment spirituel dans la lecture de la Bible qu'il chérissait par-dessus tout, et les princes, de l'avidité desquels Luther s'était plaint si souvent et avec amertume, avaient pourtant laissé échapper, pour divers établissemens d'utilité publique et en particulier pour les écoles, quelques parcelles des biens dont la réforme avait dépouillé l'ancienne église. Voici quelques échantillons du savoir-faire de ces prédicateurs, qui feront juger du degré d'édification que pouvait avoir un discours ou une homélie toute

dépourvus de tendance à la vie religieuse et morale. L'un d'eux distribue, en quatre parties, la matière traitée dans ses discours. La première s'occupe de la différence qui existe entre le luthéranisme et le papisme; la seconde de celle de l'Église du Christ avec les zwingliens; la troisième est consacrée à une polémique avec les schwenkfeldiens; et la quatrième enfin est dirigée contre les anabaptistes.

Voilà qui est édifiant; et pourtant l'auteur de ces sermons était une lumière de son église; c'était celui des théologiens qui avait le plus de part aux questions que les gouvernemens avaient à cœur de voir définitivement résoudre dans l'intérêt de la tranquillité publique; c'était ce Jacob Andreac, dont les discours furent publiés vers la fin du seizième siècle, celui qui fut au nombre des acteurs de la fameuse formule de concorde, celui qui rédigea la correspondance que les théologiens de Tubingen entamèrent avec Jérémie, patriarche de Constantinople, pour amener la réunion des deux églises grecque et luthérienne. Un de ses ouvrages, imprimé à Francfort, en 1595, a pour titre : *Methodus concionandi;* on dit que les préceptes qu'il renferme sont préférables aux exemples donnés par l'auteur.

Artamède, autre prédicateur luthérien commence de cette manière un sermon sur la Sainte-Cène : « Deux « armées furieuses de diables incarnés se disputent « sur la Sainte-Cène; d'un côté se trouvent les pa- « pistes impies, de l'autre les calvinistes fiers et poin- « tilleux. Notre misérable païen Ovide est meilleur « théologien que ces calvinistes, etc., etc. ». Suivent

des expressions encore plus offensantes dans un style vraiment repoussant (1). D'ordinaire les introductions de ces sermons consistaient dans une explication grammaticale du texte, et dans une polémique criarde, que l'on avait le triste courage d'appeler une application pratique. Pour ne pas multiplier les exemples, je n'en citerai plus qu'un seul. C'est un discours du prédicateur Hermann, né en Silésie, et qui choisit son texte dans un passage de l'Écriture, où il est fait mention de Zachée. Le thème est : Zachée était petit de taille; sujet, comme on le voit, d'un intérêt immense, et il le divisait ainsi : « Nous considérons « 1° le mot *il*, qui nous fera connaître la qualité de « la personne; 2° le mot *était*, qui nous enseignera la « fragilité de la vie; 3° le mot *petit*, qui nous fera « enfin connaître quelle était la personne de Zachée. » Et si l'on veut savoir l'application pratique que le prédicateur faisait d'un tel sujet à son auditoire, le voici : « Zachée, dit-il, doit d'abord nous faire comprendre quelle grande variété il y a dans les œuvres de Dieu, ensuite que Dieu prend soin des petits, qu'il en est le consolateur ». (Il ne dit pas s'il s'agit seulement des petits de taille, ou de ceux dont Jésus parle quand il déclare que le royaume des cieux est pour les petits enfans et pour ceux qui leur ressemblent). « Enfin l'histoire de Zachée doit prouver la nécessité de compenser ses défauts par la vertu ». Si ces gens-là étaient luthériens de profession, ils se gardaient

(1) Les sermons d'Artamède ont été publiés, à Kœnigsberg, en 1590.

bien d'étudier l'art de la prédication dans les sermons de Luther, dont un si grand nombre, surtout dans ses *Kirchen-Postillen*, peuvent en tout temps servir de modèle.

A la vue de ces aberrations de l'esprit humain on se demande ce que pensaient de tels théologiens, de cette noble faculté de penser et de sentir dont ils faisaient un si misérable usage; Daniel Hoffmann, professeur de l'université de Helmstædt, et ses disciples, répondent qu'il faut bien se garder de se servir de sa raison dans les sujets de théologie. Je m'imagine que ces écrivains qui ne manquaient certes pas de capacité, ne furent amenés à cette invective contre la raison humaine que par les écarts des théologiens leurs contemporains, et que n'ayant pas avec eux un Mélanchthon pour les diriger dans une voie qu'il avait parcourue avec éclat, ils ne savaient pas comme lui arriver aux vérités théologiques au moyen d'une sage philosophie dont il avait su écarter ces arides subtilités.

Doué d'une instruction que son savant adversaire Husserus ne lui dénie point, Hoffmann débuta dans son plan d'attaque contre les facultés de la raison, par une dissertation dans laquelle il appelait sans restriction la raison humaine une œuvre de Satan et de la chair, et où il ajoutait que la théologie ne devant rien avoir de commun avec la raison, il fallait impitoyablement en bannir l'usage dans les universités (1). Il y avait trop de crudité dans ce langage

(1) *De Deo et Christo*, publié en 1598. Il avait déjà publié,

pour qu'il ne blessât pas les oreilles de quelques personnes; aussi les professeurs de la faculté de philosophie de la même université de Helmstædt s'agitèrent jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu, sinon de faire retracter à Hoffmann son langage, du moins de le modifier. C'était là un autre abus de la raison, de prétendre convaincre un adversaire en le menaçant du glaive de la loi civile. Il paraît, au reste, que le cercle de fer dans lequel les livres symboliques avaient renfermé les esprits, ne permettait pas aux adversaires de Hoffmann de le combattre avec succès; car l'université de Wissemberg elle-même s'étant attaquée à ses théories, l'histoire ne dit pas qu'elle ait eu le dernier mot (1). Hoffmann, au contraire, rencontra des défenseurs qui soutinrent chaudement ses principes et qui finirent par déployer un grand sens dans leurs ouvrages contre la prétendue raison humaine défendue par l'université de Wissemberg, et par intéresser

en 1581, une autre dissertation, dont le titre seul prouve la modération : *Qui sit veræ ac sobriæ philosophiæ in theologia usus.*

(1) Un écrivain dont les jugemens ont toujours un grand poids aux yeux de ceux qui respectent la science unie à un noble caractère, Planck, est d'avis qu'Hoffmann avait pu être amené là par ses méditations sur le fameux sophisme de Luther, qu'une chose peut être vraie en philosophie et en même temps fausse en théologie. Or, disait Hoffmann, si la philosophie est ennemie de la religion et de la piété, plus la raison humaine se laissera diriger par la philosophie, plus elle sera, elle aussi, l'ennemie de la théologie. Mais nous persistons à croire que les vaines arguties des théologiens de son époque le poussèrent principalement dans l'excès opposé. Comparez l'*Histoire de la théologie protestante, depuis la formule de concorde* (Gestchichte der prot. Theologie, von der Concordienformel. Gœttingue, p. 91, 1831).

à leur cause tous ceux qui cherchaient à rallumer dans les cœurs non l'amour des disputes, mais la charité divine. De ce nombre était Schilling, dont le principal ouvrage porte un titre qui vaut à lui seul une dissertation (1), et le docte jurisconsulte Agélius de Werdenhagen, qui n'attaquait les prétentions de la raison humaine que pour faire prédominer enphilosophie une qualité du cœur, le sentiment; mais à son insu l'imagination l'emportait bientôt, et au lieu d'une influence réelle qu'il aurait pu exercer sur les âmes religieuses, il n'a laissé que le souvenir d'un enthousiaste qu'une sage mesure de raison aurait pu illustrer.

Il en fut autrement de l'humble cordonnier de Gorlitz, qui, profondément affligé de voir l'église du Christ dépérir entre les mains de ceux qui prétendaient en être les soutiens vigilans, laissa échapper de son cœur les sentimens qui l'oppressaient; trop véritablement pieux pour faire de la polémique, et trop plein de sentimens chrétiens pour ne pas respecter ce que l'orthodoxie froide de son époque regardait comme essentiellement respectable, il demanda à celui qui ouvre l'intelligence et le cœur des mortels, de lui faire connaître la vérité, et il lui fut répondu dans son cœur. Les écrits divers qu'il publia attestent en lui un grand développement dans le sens moral, en même temps qu'une profonde conception des choses

(1) Ecclesiæ metaphysicæ visitatio... Ad unguem demonstrans, quo ejuratæ, impietatis vanitatisque deploratæ metaphysici doctores delebuntur, ad metaphysicas speculationes mysteria cælitus patefacta violentissime detorquenda. 1616.

divines. Ils se ressentent quelque peu, il est vrai, du défaut de culture intellectuelle, mais aux yeux de l'homme sérieux ce défaut est abondamment racheté par la richesse des pensées et même l'originalité des expressions. On y voit qu'il s'était initié de bonne heure au langage mystique de Paracelse, Weigel et Schwentefeld; sans adopter toutes leurs rêveries, il se contenta de faire sortir du livre des révélations le feu divin caché sous la lettre morte. C'est ainsi, par exemple, que Böhme n'admettait point le dogme de la Trinité, tel que les confessions de foi de son église l'avaient conservé, mais il serait difficile de ne pas se sentir échauffé par ses idées sur la divinité, lorsqu'on les trouve tout imprégnées de la rosée des Ecritures dont la méditation absorbait tous ses loisirs. Sans s'écarter de l'esprit de la Bible tous ses efforts tendaient à procurer, suivant ses moyens, un meilleur aliment aux âmes avides de vérités; et depuis que cet homme extraordinaire a commencé d'écrire, son nom, malgré les anathèmes de quelques consistoires, n'a pas cessé jusqu'à nous d'être vénéré par tous ceux qui ont voulu le juger par eux-mêmes, et ont pris en main ses écrits. (1)

Au milieu de cet engourdissement dans le domaine de la foi chrétienne, s'agitaient néanmoins quelques

(1) Le philosophe inconnu, comme se nommait lui-même Claude de Saint-Martin, a traduit en français *l'Aurore naissante* et *les Trois principes* de Böhme. Quand on veut faire une plus ample connaissance avec la personne de ce théosophe allemand, on lit sa *Biographie*, par F. de Fouqué, et, avec ses principes, *la Gnose chrétienne*, par Baur, p. 557-611.

érudits, qui sous le rapport de l'instruction, méritent d'être cités honorablement, et c'est à tort que, pour excuser ses hardiesses, le rationalisme accuse généralement l'Allemagne d'avoir été en proie à la barbarie depuis la mort de Mélanchthon jusqu'à Baumgarten et Semler. Quand on peut citer des écrivains comme Calow, Musaeus, Osiander, Calixte et les deux Carpzow, on est au-dessus d'une telle qualification, puisque les ouvrages de ces écrivains sont encore entre les mains de quiconque veut se faire une idée de l'orthodoxie luthérienne. On ne peut non plus sans injustice oublier ce Chitracus, dont le nom véritable est Rochof, et qui tenait à cœur de prouver que Mélanchthon ne l'avait pas en vain distingué de ses autres disciples; Gérard dont les cantiques si riches de pensées peuvent soutenir la comparaison avec ce que Luther a composé de mieux dans ce genre; Chemnitz dont l'*Examen concilii Tridentini* est toujours lu avec fruit, et qui a frayé le chemin aux *synoptiques modernes* par ses *Harmonia quatuor evangelistorum;* Flacius, rendu célèbre par son *Clavis scripturæ sacræ* et son estimable édition du Nouveau-Testament en grec; Brentz dont les sept volumes in-folio attestent la fécondité en matière d'interprétation scripturaire; Glassius, le surintendant de Gotha, dont la *Philologie sacrée* a été même réimprimée de notre temps quoique retravaillée par ses éditeurs (1). L'histoire seule fut dans un état complet de stérilité; car si l'on excepte

(1) La troisième édition a été faite à Leipzig, en 1818.

l'*Histoire de la réformation* par Glaidan, rien ne mérite d'être signalé. Le feu de la polémique ne permettait pas aux théologiens de se recueillir, et si parfois ils s'exerçaient à de tels travaux, ce n'était que dans un but d'agression, comme J. Gérhard, ce fier antagoniste du cardinal Bellarmin. Je n'ai fait que citer le nom de Calixte; je lui dois pourtant une mention plus circonstanciée pour les dégoûts dont ses collègues l'abreuvèrent à l'occasion de son *Syncrétisme* mal compris par eux; car il ne se fondait pas, comme celui qui a prévalu en Prusse dans ces derniers temps, sur le silence au sujet de la différence des dogmes, mais sur une foi commune aux principes fondamentaux du christianisme, tels que les livres symboliques de Rome, de Genève et de Wittemberg les contenaient également. Aussi les ouvrages de Calixte prouvent non-seulement que les éloges publics que leur accordait Bossuet, le plus fort adversaire de la réformation, étaient fondés, mais qu'il aurait pu devenir un habile historien si l'aveugle persécution ne fût venu le troubler dans ses travaux. (1)

Quelques théologiens, tels que Stringel et Chemnitz

(1) Le fils de ce célèbre professeur de Helmstædt fait remarquer, dans un avant-propos placé en tête de l'*Epitome theologiæ moralis*, que celle des opinions de son père qui lui attira le plus d'animadversion était « que, dans la véritable Eglise, il pouvait se trouver des membres qui ne crussent qu'imparfaitement, et que pourtant ils ne manqueraient pas d'être sauvés, s'ils joignaient à leur foi imparfaite une intégrité de vie et l'innocence des mœurs ». Si cela n'était pas, pourquoi les chrétiens diraient-ils si souvent à Dieu, comme les apôtres : *Domine, adauge nobis fidem ?*

avaient même suivi la marche indiquée par Mélanchthon lorsqu'il se rapprocha des sentimens d'Erasme sur la question de la liberté humaine, et de cette impulsion naquit la dogmatique chrétienne de Layser où pour la première fois l'on trouva liés ensemble l'histoire des dogmes avec la dogmatique elle-même. Et comment oublier Huther, qui se livra à des travaux si infatigables, tant pour lutter contre les agresseurs du luthéranisme que pour affermir sur ses bases la confession d'Augsbourg. Sa *Concordia concors* devait également sauver l'honneur de la formule de concorde contre la *concordia discors* de Rudolphe Haspinine (1), et il y réussit pour un temps; l'on sait que son *Compendium lacorum theologicorum*, composé dans l'intention de faire oublier les opinions modérées de Mélanchthon et de son école, fut admis dans plusieurs universités et y régna en souverain pendant plus d'un siècle.

L'étude de la morale, quoique séparée de la dogmatique par Calixte, ne fit scientifiquement aucun progrès; c'est à peine si quelques auteurs en parlent d'une manière négative dans leurs écrits contre les jésuites, qui commençaient à révéler leur existence au monde. Schömer est le seul qui par son *specimen theologiæ morali*, puisse prétendre à quelque estime sous ce rapport. Quand on viole un des

(1) Par un formulaire célèbre, appelé du nom de concorde par les uns et de discorde par les autres, la Saxe croyait avoir mis fin à toute dispute théologique entre luthériens; mais Calixte, avec son syncrétisme éclairé, ralluma une querelle que sa mort seule, arrivée en 1656, pût faire éteindre.

fondemens de la morale chrétienne, qui est la charité, serait-on bien venu à écrire sur la morale et à en tracer aux autres les préceptes! Les théologiens ne faisaient donc que se rendre justice en négligeant cette branche de la théologie, surtout s'il faut ajouter foi à ce que Buddæus dit de ses collègues. « On était venu, écrit-il, à croire dans le monde, tellement il y avait désharmonie entre ce qu'ils disaient de la morale et ce qu'ils pratiquaient, que ceux qui écrivaient à ce sujet, le faisaient ou par esprit de gloriole ou par esprit d'avidité pour en retirer de l'argent. » (1)

(1) Buddæus, *Isagoge*, p. 588.

CHAPITRE V.

Suite de l'état de la théologie en Allemagne depuis la mort de Mélanchthon jusqu'à Spener.

Après avoir parlé avec estime des travaux de quelques théologiens, il est nécessaire de montrer comment les plus influens de leur époque traitèrent la question vitale de l'inspiration des écritures, puisque c'est cette question qui est la pierre de touche du rationalisme. On connaît les savans travaux de Reuchlin sur l'Ancien-Testament, et ceux non moins savans d'Erasme et de Bèze sur le Nouveau : c'était là une forte impulsion donnée à l'étude des langues anciennes et à l'explication philologique de la Bible quand les questions de temps, de lieu, d'usages et autres semblables, exigent impérieusement ce genre d'explication. Il fallait donc poursuivre ces études dans l'intention de les étendre et de les améliorer, au lieu de ne travailler que dans l'intérêt de la confession d'Augsbourg, et de se montrer malgré sa grande érudition, plein de préjugé et étranger à toute saine critique. Mais c'est ce que ne comprenaient pas les théologiens de cette époque. Leur strict supernaturalisme n'était que de l'anti-papisme ou de l'anti-calvinisme, et pourvu qu'ils trouvassent dans l'Ecriture une parole qu'ils pussent jeter à la tête d'un catholique ou